



Indélicatesse et scélératesse lors du génocide
perpétré contre les Tutsi dans *Inyenzi ou les cafards* :
reflet des errements fictionnels antisémites durant la Shoah

Séverin Ngakosso

Université Marien Ngouabi,
République du Congo-Brazzaville
severinngakosso791@gmail.com
<https://orcid.org/0009-0003-2622-650X>

Reçu le 10-11-2025 / Évalué le 15-02-2026 / Accepté le 30 avril 2026

Résumé

Le présent article examine la représentation narrative du génocide perpétré contre les Tutsi au Rwanda dans *Inyenzi ou les cafards* de Scholastique Mukasonga. Son objectif est de revenir sur la narration des horreurs commises envers cette classe sociale incluant les dénigrements, les meurtres, les viols. Somme toute, sa portée littéraire consiste à montrer via un corpus spécifiquement romanesque (le roman concentrationnaire français ou le roman des camps nazis) que l'indélicatesse et la scélératesse connues par ces victimes de la barbarie hutu sont comparables à la violence subie par les Juifs sous Adolf Hitler.

Mots-clés : Génocide, *Interahamwe*, Tutsi, Juifs, Hitler

Rudeness and villainy during the genocide perpetrated against the Tutsi in *Inyenzi or the cockroaches*: reflection of anti-Semitic fictional errors during the Shoah

Abstract

This article examines the narrative representation of the genocide perpetrated against the Tutsi in Rwanda in Scholastique Mukasonga's *Inyenzi or the cockroaches*. Its aim is to revisit the narration of the horrors committed against this social class, including denigration, murder, and rape. Ultimately, its literary scope lies in demonstrating, through a specifically fictional corpus (the French concentration camp novel or the novel of the Nazi camps), that the callousness and villainy experienced by these victims of Hutu barbarity are comparable to the violence suffered by Jews under Adolf Hitler.

Keywords: Genocide, *Interahamwe*, Tutsi, Jews, Hitler

Introduction

La littérature des Grands Lacs présente des auteurs appartenant à deux espaces distincts : l'Afrique, avec ses écrivains locaux, et l'Occident,

comprenant les auteurs issus de la diaspora africaine. Dans ce but, cet article se penche sur les récits diasporiques qui abordent la situation socioculturelle des pays de la région des Grands Lacs, en particulier le Rwanda. Il porte sur un chef-d'œuvre de Scholastique Mukasonga, romancière franco-rwandaise reconnue comme une figure majeure de la diaspora africaine en France. En effet, les raisons de choisir un tel auteur sont multiples.

Premièrement, son œuvre romanesque s'inscrit dans la littérature de la diaspora et de l'exil. À cet égard, Buata Malela montre que la littérature diasporique thématise « *l'immigration, l'exil* » et l'héritage africain (2009 : 8). Deuxièmement, les travaux consacrés à cette sommité littéraire viennent aussi de la stylistique. À son sujet, Arsène Elongo (2014 : 49) est d'avis que par le truchement de son style, « cette romancière choisit la voie de la fiction pour diagnostiquer le langage du génocide ». Ce même auteur (Elongo, 2022 : 192) ajoute qu'en termes de procédés stylistiques, « l'onomastique, la métaphore et les adjectifs qualificatifs apparaissent comme des pratiques stylistiques de l'autographie chez cette écrivaine ». Troisièmement, le choix d'une autrice diasporique, considérée comme figure du féminisme ou de l'engagement de l'écrivain, permet d'établir les similarités de son récit mémoriel du génocide perpétré contre les Tutsi avec celui des Juifs, appelé Shoah.

Les études consacrées à la littérature diasporique ainsi qu'à l'œuvre de Scholastique Mukasonga servent de point de départ pour aborder la problématique du traitement des Tutsi par les extrémistes hutu ou *Interahamwe*, en s'appuyant sur les concepts d'indélicatesse, de scélératesse et sur l'analyse des procédés discursifs similaires à ceux employés à l'époque nazie contre les Juifs. Dans le but de clarifier une problématique liée à l'écriture diasporique, il convient de formuler les deux questions suivantes : 1) Dans une vision de la littérature diasporique, comment Scholastique Mukasonga illustre-t-elle les poétiques de l'indélicatesse et de la scélératesse des génocidaires hutu envers des Tutsi ? 2) De manière concomitante, quels procédés discursifs rapportés par cette écrivaine permettent-ils d'établir des similarités comportementales entre les extrémistes hutu et les nazis ?

Afin d'aborder les questions relatives à l'écriture diasporique de Scholastique Mukasonga, nous avançons deux hypothèses visant à clarifier les points soulevés dans le cadre de cette étude. La première aide à souligner que l'écriture diasporique de Scholastique Mukasonga constituerait une représentation mémorielle de l'impolitesse de certains Hutu contre les Tutsi au moyen des désignations stéréotypées. La seconde est que les mauvaises manières d'agir des *Interahamwe* seraient identiques à celles des antisémites envers les Juifs lors de l'hitlérisme, tel que cela ressort du roman concentrationnaire français. En tenant en considération de telles hypothèses, notre objectif est d'identifier et d'analyser l'écriture de l'indélicatesse puis de la scélératesse dans le récit diasporique de Scholastique Mukasonga ainsi que d'établir les similarités entre les procédés discursifs des extrémistes hutu et ceux des nazis.

Cet article s'appuie sur une approche transversale, notamment la sociocritique, la sociohistoire et l'analyse thématique. La première approche considère que l'œuvre littéraire est intrinsèquement influencée par la société et en constitue le reflet. Vu sous cet angle, *Inyenzi ou les cafards*, ouvrage central de la présente étude, porte l'empreinte du contexte historique, social, économique et politique du génocide perpétré contre les Tutsi ; seule la prise en compte de ce cadre permet d'en proposer une évaluation pertinente. La deuxième approche repose sur l'établissement de faits historiques à partir de témoignages fiables. La dernière approche se définit comme un processus systématique visant à identifier, regrouper et examiner les thèmes présents dans un corpus, comme les expressions verbales ou écrites puis les thèmes généraux récurrents à travers différents contenus spécifiques. Tout compte fait, ce travail va illustrer que d'innombrables actes hideux et odieux commis durant le génocide subi par les Tutsi du Rwanda, tels que compilés par Mukasonga, sont identiques à ceux perpétrés par les antisémites contre les Juifs lors du règne hitlérien.

1. Compréhension des termes clés

Même s'il est clairement admis que les tournures et termes de ce thème nous sont familiers ; il est commode de les définir afin de permettre aux lecteurs de mieux les comprendre à leur tour. D'emblée, "l'indélicatesse"

renvoie sommairement à l'impolitesse. "Scélératesse" a comme synonymes: méchanceté, cruauté, criminalité. Les deux notions dégagent une caractérisation de l'humiliation. Ainsi, nous nous servons des dictionnaires français pour comprendre leur contenu sémantique, aidant à expliciter l'écriture diasporique de Scholastique Mukasonga. En effet, le *Dictionnaire de l'Académie française* (2025) définit l'indélicatesse comme le « caractère d'une personne indélicate ou d'un procédé indélicat », terme qui renvoie à une forme de malhonnêteté. Selon le *Trésor de la langue française informatisé* (2025), l'indélicatesse désigne le « caractère d'une personne qui ne manifeste pas de qualités de réserve, de discrétion et de prévenance envers autrui ». En d'autres termes, la scélératesse peut être envisagée comme l'aboutissement extrême et funeste de l'indélicatesse.

À la lumière de ces définitions, notre étude les considère comme des procédés discursifs de l'animosité des génocidaires hutus envers les Tutsi, une expression du crime contre l'humanité, puisque les victimes sont privées de toute dignité morale. Ainsi, tout en œuvrant à la sauvegarde d'un passé tragique ancré dans la réalité sociale et historique de la région des Grands Lacs, Scholastique Mukasonga mobilise un lexique riche pour mettre en lumière les manifestations de l'indélicatesse, puis de la scélératesse, perceptibles dans son œuvre.

Le vocable « génocide » désigne la destruction méthodique d'un groupe humain. Dans le cadre strict de notre analyse, ce terme a pour synonyme « verbal gutsembatsemba ». Ce mot kinyarwanda (langue natale de Mukasonga) se rapproche d'un « verbe qui signifie à peu près éradiquer et qu'on employait jusque-là à propos des chiens enragés ou des bêtes nuisibles » (Mukasonga, 2006 : 115). Corrélativement à cette perspective, l'expression « génocide perpétré contre les Tutsi » renvoie aux massacres qui, en l'espace d'environ cent jours, d'avril à mi-juillet 1994, ont privé près d'un million de Tutsi du droit fondamental de vivre en paix sur leur terre, au cœur de leur Rwanda natal.

Dans le droit fil de ce qui précède, un « antisémite » est une personne qui a de la haine pour les Juifs en se fondant sur des raisons sociales, économiques, politiques, raciales ou l'une d'entre elles. Par conséquent, « Shoah » vient du « terme "Hurban" qui signifie destruction, catastrophe ou extermination à la fois en hébreu et en yiddish » (Goldman, 2002 : 91).

Elle concerne singulièrement le génocide ou le massacre des Juifs sous le régime sanguinaire d'Adolf Hitler. Par ailleurs, par leurs errements ou mauvaises manières d'agir, les personnages génocidaires d'*Inyenzi ou les cafards* ne font qu'emboîter le pas aux antisémites nazis quand ils se sont adonnés à la Shoah ou massacre des Juifs.

2. Thématique

Les écrits saillants sur les monstruosité lors du génocide perpétré contre les Tutsi abondent. Parmi les études consacrées à la thématique mise en lumière par Mukasonga dans *Inyenzi ou les cafards*, l'article intitulé « Métaphore du cafard ou discursivité du génocide dans le style de Scholastique Mukasonga », publié dans *Synergies Afrique des Grands Lacs*, n° 3, p. 45-62, a particulièrement retenu notre attention. Dans cette contribution, Arsène Elongo affirme avec netteté que la figure du cafard y symbolise, de manière concomitante, à la fois la cause et la conséquence du génocide des Tutsis du Rwanda. La métaphore de cet insecte, à la fois repoussant et répugnant, exprime, à en croire l'auteur, une idéologie de la haine raciale et culturelle contre les Tutsi ; la haine de l'autre, celle des Tutsi – qui fait que « *le Rwanda se transforme en un espace de la sauvagerie ou celui du racisme* » (Elongo, 2014 :54).

La lecture de *Inyenzi ou les cafards* évoque, à bien des égards, le roman de Michèle Maillet, *L'Étoile noire*. Celui-ci décrit avec un réalisme saisissant l'Holocauste, à travers les persécutions et massacres nazis subis par des femmes noires, venues de divers horizons, internées au camp de concentration féminin de Ravensbrück. Dans ce roman, à l'instar de celui de Mukasonga au sein duquel les souffre-douleurs tutsi sont qualifiés « d'*Inyenzi* ou de cafards » (Mukasonga, 2006 : 43, 44, 77, 78, 85, 116...) ; les femmes noires sont prises par les hitlériens et leurs sbires pour des animaux sordides : « Juif, nègre, cochon (...) c'est la même cochonnerie, la même engeance » clament-ils journallement (Maillet, 1990 : 10).

Loin de s'y limiter, *Inyenzi ou les cafards*, dans sa représentation du génocide perpétré contre les Tutsi du Rwanda en 1994, dépeint ce pays comme un espace où les génocidaires hutu « écrasaient le crâne des bébés » tutsi (Mukasonga, 2006 : 131) et où les Tutsi étaient « poussés par

des mitrillages et des chiens jusqu'à [des rivières précises] pour y être noyés » (Mukasonga, 2006 : 132). Il apparaît ainsi pertinent, dans le cadre de cette revue de la littérature, d'aborder certains aspects des métaphores d'orientation identitaire. Avant d'en examiner quelques-unes, il convient de rappeler que la métaphore « Inyenzi » ou « cafard » renvoie à l'ostracisme. Qualifier un être humain de « cafard » revient à l'enlaidir, le vilipender, le clochardiser, l'animaliser, le rabaisser et l'exclure ; cela marque également sa perception comme un nuisible étranger, vecteur de troubles et de maladies graves. Telle est l'ossature du roman de Scholastique Mukasonga. Sous cet angle, la métaphore du cafard appliquée aux Tutsi contribue puissamment à leur excommunication et à leur stigmatisation, les faisant apparaître comme une invasion étrangère, de la vermine, de la racaille ou de l'engeance.

Pour ce qui est de l'expression « métaphore d'orientation », elle est issue de l'ouvrage *Les Métaphores dans la vie quotidienne*. Elle repose sur le principe du « Moi d'abord » (Lakoff, Johnson, 2014 : 142), selon lequel l'individu qui l'emploie se valorise en se posant comme supérieur, pur ou moralement exemplaire. Dans le même temps, celui qu'il dénigre est automatiquement réduit à l'état de fauteur de troubles, de bouc émissaire ou de victime, perçu comme « un "inférieur", un "mauvais" » (Lakoff, Johnson, 2014 : 143).

De fait, les descriptions, les observations et les prescriptions du livre *Les Métaphores dans la vie quotidienne* sont perceptibles dans les déclarations, les concertations, les assertions, les motivations ainsi que les injonctions des protagonistes génocidaires d'*Inyenzi ou les cafards*. Les auteurs de ces « métaphores d'orientation » identitaires maximalisent ou ressuscitent souvent les prétendus défauts des personnes qu'ils détestent tout en ensevelissant injustement leurs atouts. Ils se disent « l'élite » et accaparent, si l'occasion se présente, tout ce qui est noble ou vertueux. Ils ont toujours présent à l'esprit que leur devoir principal est de « *contraindre ou dominer* » (Lakoff, Johnson, 2014 : 25-27). Dans leurs errements, ils taxent journellement les autres de villainie, d'infériorité, de manque d'humanité. En somme, la lecture précautionneuse d'*Inyenzi ou les cafards* confirme sans ambages que les heurts, les terreurs, les horreurs, les douleurs et les malheurs manifestés lors du génocide perpétré contre les Tutsi rappellent

la Shoah. Tout bien considéré, avant d'aborder ces paramètres, il nous paraît judicieux de proposer une vue d'ensemble de ce chef-d'œuvre de Scholastique Mukasonga, véritable fil d'Ariane de la présente analyse.

3. Présentation d'*Inyenzi ou les cafards*

Inyenzi ou les cafards est un ouvrage chronologique et rétrospectif. Riche en innombrables analepses et prolepses, le roman dépeint le Rwanda comme un « pays aux mille collines » (Mukasonga, 2006 : 118, 129), dont l'exubérance et la luxuriance de la flore confèrent à ce pays un caractère quasi édénique (Mukasonga, 2006 : 130). Malheureusement, ce joyau d'Afrique a été terni par une violence sans précédent occasionnée par un drame survenu au soir du mercredi 6 avril 1994 (20h30). Il s'agissait à cet effet d'un avion abattu et qui s'était écrasé en flammes près de Kigali. À bord se trouvait le président du Rwanda Habyarimana (Mukasonga, 2006 : 124). Sa mort, mieux les circonstances tragiques de celle-ci, ont déclenché quelques jours après le génocide des Tutsis.

Des centaines de milliers de Tutsi ont été massacrés impitoyablement (Mukasonga, 2006 : 69, 116-118, 134...), à la machette, à la serpe ou au couteau, que ce soit dans leurs maisons, dans les rues ou même dans leurs lieux de refuge, comme les églises (Mukasonga, 2006 : 65-66). Des barrages (Mukasonga, 2006 : 83, 94) étaient érigés à chaque intersection. Tandis que la tuerie ravageait le pays, de nombreux Rwandais fuyaient, pris de panique, principalement vers le Congo (Mukasonga, 2006 : 156).

Par toute la terre, en découvrant les insoutenables scènes de violence aveugle, beaucoup ont été horrifiés que des hommes aient pu être aussi inhumains envers leurs semblables (Mukasonga, 2006 : 9, 15, 18, 137, 138) qu'ils « découpaient à la machette » (Mukasonga, 2006 : 116). D'innombrables personnes, tutsi, ont vu tout s'effondrer autour d'elles, comme « Jeanne-Françoise qui a vu son père découpé membre à membre » (Mukasonga, 2006 : 121, 122). Les pertes en vies humaines avaient de loin dépassé ce qu'on pouvait imaginer : « Un million de victimes ont perdu leur vie et leur nom » (Mukasonga, 2006 : 118). Oui, un million de morts en cent jours. Les épouvantables récits de leurs tueries sont racontés par Scholastique Mukasonga (Mukasonga, 2006 : 159). De ce pas, elle met en

lumière, d'une part, l'impolitesse des génocidaires hutu à l'égard de leurs victimes tutsi et, d'autre part, leurs conduites meurtrières. Pour les génocidaires hutu, « il n'y a [urait] plus de place pour les Tutsi ici-bas », car ils méritent obligatoirement « *l'extermination* » (Mukasonga, 2006 : 135, 137).

4. Écriture de l'indélicatesse des génocidaires hutu

Au sein du roman autobiographique *Inyenzi ou les cafards*, l'impolitesse est une sorte de fil conducteur qui remet constamment d'aplomb les personnages *Interahamwe* avant qu'ils n'exterminent leurs adversaires tutsi. Ces méchants protagonistes ne sont pas dupes. Ils sont bien conscients sans doute que pour tuer un humain ou de surcroît un groupe d'humains, il est mieux d'emblée de ternir leur réputation. Pour ce faire, les extrémistes hutu arrosent leurs éventuelles victimes de préjugés. Ils les victimisent afin de les ostraciser. Dans leur perfidie, ils les appellent injurieusement « Inyenzi » ou cafards. De surcroît, ils adoptent à l'égard des Tutsi toutes sortes de comportements inhumains.

4.1. Poéticité de la dénomination "Inyenzi"

« Inyenzi » est imbibé de mépris. C'est à la fois une métaphore injurieuse, tribale, discriminatoire rattachée à la bassesse, à l'animalité, à l'exclusion. Mukasonga montre que dans le dessein d'attirer l'ostracisme sur les Tutsi en vue de leur extermination, les génocidaires hutu n'ont de cesse de se montrer indélicats. Peu avant et surtout durant le génocide, ils fantasment que tout Tutsi quel qu'il soit, fœtus, bébé, enfant, homme, femme, jeune, vieux, « deviendrait un Inyenzi qu'il serait loisible d'humilier, de traquer, d'assassiner en toute impunité » (Mukasonga, 2006 : 116).

L'impolitesse ou l'indélicatesse des génocidaires hutu qualifiant leurs confrères tutsi de cafards, donc de vermine, est omniprésente dans *Inyenzi ou les cafards*. Ils les considèrent comme une bande de dévoyés. En conséquence, leur présence à Kigali en particulier et au Rwanda en général est perçue comme de l'impureté, de l'absinthe, du poison. Pour leurs éventuels assassins, les Tutsi ne sont point Rwandais ; ce sont des

étrangers qu'il faudrait frapper. Convaincus de cela, « ils patrouillaient partout, dans les maisons, dans la brousse. Ils n'avaient plus peur. (...) Ils nous appelaient les Inyenzi – les cafards » (Mukasonga, 2006 : 43).

Ayant les mêmes errements que les protagonistes nazis et leurs sbires envers les Juifs au temps du règne hitlérien, c'est-à-dire se comportant sans commisération aucune ; les génocidaires hutu mentionnés par Mukasonga n'excluent pas les très jeunes tutsi pendant leurs inspections domiciliaires. De fait, au cours de leurs opérations de rafles ethniques, ils emmènent à la fois les parents et leurs enfants pour les massacrer conjointement par la suite. Cette pratique est attestée par les propos d'un responsable *Interahamwe* concernant la déportation *manu militari* d'un petit garçon tutsi, surnommé « Inyenzi », prénommé Apollinaire :

Emmenez-le [Apollinaire] aussi. Après tout, c'est un petit d'Inyenzi, c'est un petit serpent, un petit cafard. Un jour, il deviendra un grand serpent lui-même, un vrai cafard, un Inyenzi (Mukasonga, 2006 : 44).

Conformément aux injonctions et aux propos de ce soldat, l'usage conjoint du présent et du futur simple de l'indicatif revêt une signification particulière. Il révèle, d'une part, que cet extrémiste hutu actualise consciemment les méfaits imputés aux Tutsi ; d'autre part, par l'emploi du futur, il semble perpétuer les stéréotypes selon lesquels ceux qu'il qualifie d'« Inyenzi » ou de « cafards » demeurent constamment pourvoyeurs de crimes, de forfaits et d'impairs divers. Étant donné que le futur constitue l'ossature de la prolepse, Mukasonga, par le truchement de ce soldat, met en évidence les fantasmes qui hantent les génocidaires hutu et justifient, à leurs yeux, l'élimination des Tutsi. La suite de l'extrait relatif à l'enlèvement de ce jeune garçon et de son père Tito illustre tragiquement cette logique : « Les soldats ont jeté Tito et son fils dans le camion, on ne les a jamais revus » (Mukasonga, 2006 : 45).

Autre constat : le soldat hutu qui enjoint à ses acolytes de déporter Tito et son fils Apollinaire avoue qu'un Tutsi est simultanément un cafard et un serpent. Cette proximité voire promiscuité, loin d'être singulière, est abondante dans *Inyenzi ou les cafards* (Mukasonga, 2006 : 63, 67, 70). En conformité avec la sociocritique dont la visée est de montrer qu'une œuvre littéraire se doit de refléter sa société, Arsène Elongo dessille nos

yeux à ce propos. Dans son article cité supra sur la même œuvre, il admet que ces deux animaux sont les images de l'accentuation du génocide contre les Tutsi du Rwanda. S'appuyant en effet sur Soumare Zakaria ainsi que Jean-Pierre Chrétien, il atteste que par leurs métaphores, tant le cafard que le serpent sont le langage souverain du déclenchement de ce massacre tutsi (Elongo, 2014 : 49).

Étant donné que la portée littéraire de cet article est le rapprochement des errements des génocides hutu et ceux de leurs prédécesseurs antisémites pendant la Shoah; nous allons, proportionnellement à la sociohistoire et l'analyse du contenu thématique, illustrer que les métaphores dévalorisantes et ostracisantes « cafard » puis « serpent » ont été également appliquées d'une autre manière aux Juifs par leurs bourreaux antisémites. Comme « Inyenzi » a trait explicitement à la saleté ou à la puanteur, autrement dit pour les extrémistes hutu leurs confrères tutsi sont à massacrer à cause de leur nocivité ; la terminologie nazie a mis en place le vocable « youpin » pour vilipender et ostraciser les Juifs. Conséquemment à cela, ces victimes de l'hitlérisme ont été traitées de pou, de punaise puis d'animaux nuisibles dans leur ensemble. Les quelques exemples suivants, tirés de trois romans concentrationnaires français, en offrent une illustration éloquent.

D'abord, dans *Noir Tango (1945-1947)*, le nazi Chauvelot s'adresse ainsi à Léa, détenue juive du camp de concentration de Ravensbrück : « *Youpine, sale juive, c'est toujours par les juifs que les ennuis arrivent* » (Deforges, 1991: 188). Ensuite, un écolier parisien raconte ce qui suit à un condisciple antisémite dans *Un Mois de Juin comme on les aimait* : « Les Juifs, mon père ne les aime pas. Il ne parle d'eux qu'en disant sales juifs ou youpins » (Ferniot, 1986 : 13). Enfin, le même sentiment de désappointement hante l'esprit d'un des héros de *Deborah et les anges dissipés*. Dans ce roman, durant le règne hitlérien, les antijuifs considèrent les Juifs comme une véritable gangrène. Ce protagoniste, éreinté par la journalière promiscuité avec les Juifs, morigène l'un d'eux de cette manière : « N'allonge pas ta langue sur moi, juif ! (...) Pou du genre humain ! Pou vivace qu'il faut écraser, [youpin] » (Jacques, 1991 : 200).

En outre, pour les antisémites, tout « *juif est le serpent de la Genèse III* » (Taguieff, 2018 : 266). En admettant cela, ces antijuifs sont convaincus que

le serpent reste le symbole de la diabolisation, de l'arrivée imminente d'un danger. En lien étroit avec la sociohistoire, l'expression « le serpent de la Genèse III » constitue une métaphore biblique, généralement désignée sous le terme de « serpent originel ». Elle renvoie toujours à l'ennemi majeur de Dieu, Satan (*Apocalypse* 12 : 9). Par ce que rapporte *La Bible* en Genèse 3 : 1-15, ce principal adversaire de Jéhovah Dieu s'est servi d'un serpent au sens littéral comme canal de communication déguisé afin de leurrer la première femme Eve et la pousser au péché. Malheureusement, cette fourberie a été un succès qui a conduit toute l'humanité dans le chaos, la déchéance, le péché.

Ces divers clichés caractéristiques de la Shoah et du génocide perpétré contre les Tutsi du Rwanda se sont vite transformés en allégations. Le rattachement des Juifs puis des Tutsi à la vermine a été facilement adopté par leurs adversaires. Dans le cadre de ces deux génocides, certains individus considèrent les victimes comme des charniers, où tous les insectes hétéroptères nuisibles (les cafards, etc.) deviennent les auxiliaires les plus dangereux des « vrais » citoyens pour hâter leur disparition. C'est pourquoi, nourris de tels préjugés, la plupart s'acharnent avec véhémence contre ceux qu'ils perçoivent comme leurs ennemis. Ils manifestent d'abord une impolitesse délibérée, qui se transforme rapidement en actes meurtriers.

Assurément, la métaphore assimilant les Tutsi à des insectes ou à des animaux dans l'œuvre de Scholastique Mukasonga constitue une image particulièrement puissante visant à les culpabiliser. L'emploi du terme *Inyenzi* ou « cafards », chargé d'une connotation négative lorsqu'il est appliqué aux Tutsi, fera l'objet d'un examen plus approfondi dans un autre volet de cette étude. En attendant, nous nous pencherons sur différents aspects de l'indélicatesse des *Interahamwe* ou extrémistes hutu.

4.2. Impolitesse des génocidaires hutu comme écriture de l'engagement

Dans le chef-d'œuvre de Scholastique Mukasonga, de nombreux épisodes montrent que les personnages *Interahamwe* oppriment les Tutsi bien au-delà de l'usage des termes *Inyenzi* ou « cafards ». L'auteur décrit, par exemple, comment ils contraignent régulièrement leurs victimes à se « pencher sur l'eau chargée de boue, comme rougie de sang », tout en leur

rappelant : « regardez bien, (...), c'est là que vous finirez, tous les cafards, les Inyenzi, c'est là qu'on vous jettera » (Mukasonga, 2006 : 85). Il convient de préciser qu'il s'agit ici d'un exemple de l'impolitesse et des intimidations de certains sanguinaires hutu à l'égard des Tutsi, perceptibles avant le déclenchement proprement dit du génocide de 1994.

Inyenzi ou les cafards relève davantage le manque d'humanisme, de bonté et d'empathie des *Interahamwe* vis-à-vis de leurs opprimés. Comme habitudes malsaines, « ils envahissaient les maisons [tutsi] pour le seul plaisir d'y semer le désordre » (Mukasonga, 2006 : 70). Ce désordre consiste notamment à dauber leurs prétendus ennemis, à se vanter qu'ils leur sont supérieurs, à vider puis à briser leurs récipients, à « leur cracher au visage et écraser leurs pieds avec leurs grosses chaussures militaires » (Mukasonga, 2006 : 70, 84) pour finir, ils se permettent de rappeler, de toiser et d'apostropher les Tutsi, réduits à une identité dégradante de racaille (petits serpents, cafards, Inyenzi). Parfois, les futurs génocidaires s'introduisent même dans les demeures de leurs anciens voisins pour « éparpiller la paille des lits, renverser les cruches, décrocher les nattes neuves (...) et les jeter dans la boue ou dans la poussière » (Mukasonga, 2006 : 64).

Plus douloureux encore, les extrémistes hutu décrits dans *Inyenzi ou les cafards* classent les Tutsi comme des sous-humains, voire des êtres véritablement inhumains. Ce stéréotype, la narratrice en a elle-même fait la douloureuse expérience. Elle confesse avoir été traitée par ses condisciples du lycée « comme une Inyenzi loisible d'humilier » (Mukasonga, 2006 : 116), comme une erreur de la création, comme l'opposé de la race humaine. Ces condisciples du lycée lui ont inculqué, de manière consciente, un complexe d'infériorité en raison de son appartenance ethnique. À l'en croire encore, être Tutsi en milieu scolaire signifiait alors endurer avec amertume « la solitude de l'humiliation et du rejet » (Mukasonga, 2006 : 77). En effet, c'est surtout à l'école – lieu par excellence de valorisation identitaire – qu'elle a pris pleinement conscience que « non seulement j'étais tutsi mais j'étais une Inyenzi, un de ces cafards qu'on avait rejetés hors du Rwanda habitable, peut-être hors du genre humain » (Mukasonga, 2006 : 77-78).

S'imaginer hors du genre humain ou apatride est une expérience que des millions de Juifs ont connue sous le Troisième Reich, régime totalitaire

hitlérien. Par analogie, si les Tutsi étaient qualifiés de « cafards » par leurs persécuteurs hutu, le système nazi considérerait tous les non-Allemands, et en particulier les Juifs, comme des non-Aryens. Pris collectivement, les extrémistes de l'époque du génocide des Tutsi adoptent, à cet égard, un comportement analogue à celui des Aryens sous la Shoah, pour qui « les juifs ne sont pas des humains. Ils ne peuvent pas être des êtres humains créés à l'image de Dieu éternel. Le juif est l'image du diable, (...) le cancer des peuples » (Taguieff, 2018 : 266)

Tout compte fait, dans l'ouvrage qui constitue la trame de notre réflexion, pendant toute la durée du génocide, la désignation métaphorique « Inyenzi » appliquée par les génocidaires hutu à leurs boucs émissaires tutsi n'a amené qu'un lot de tribulations ininterrompues à ces derniers. Cette métaphore vénéneuse devient comme une arme servant à couper pour manger ou à tuer. C'est une métaphore uniquement mortifère. C'est ce que le sous-ensemble suivant mettra en évidence, en analysant la cruauté des extrémistes hutu à l'égard de leurs compatriotes tutsi pendant le génocide, telle que relatée dans *Inyenzi ou les cafards*.

5. Écriture critique contre la scélératesse lors du génocide de 1994

Nous avons examiné la manière dont, dans le roman autobiographique de Scholastique Mukasonga, les génocidaires hutu se délectent de leur impolitesse, s'illusionnent de leur supériorité sur leurs compatriotes tutsi et leur adressent des paroles ordurières, résumées par le terme kinyarwanda *Inyenzi*. Nous allons désormais mettre en lumière leur cruauté et leurs comportements meurtriers, qui les désignent comme de véritables génocidaires au sein de la même œuvre, à la manière dont les nazis traitaient les Juifs. Nous constaterons surtout que, tout comme les nazis à l'époque de la Shoah, ces personnages, non contents d'être imbus de leur personne, demeurent insensibles, impassibles et dépourvus d'empathie face aux douleurs, aux pleurs, aux grincements de dents et aux appels à l'aide de leurs victimes. Dans leur scélératesse, ils tirent généralement un immense plaisir du viol et des actes de sadisme qu'ils infligent à leurs concitoyens tutsi dès que l'occasion se présente.

5.1. Critique contre les viols abjects des Tutsi

Inyenzi ou les cafards n'a de cesse de mettre à nu les viols subis par les filles et femmes tutsi lors du génocide perpétré contre elles en 1994. Plusieurs d'entre elles se font violer ou sont victimes d'autres formes d'agressions sexuelles. À commencer par les filles, les (futurs) génocidaires ne montrent aucune vergogne à se liguier contre une jeune Tutsi, qu'ils « entraînaient (...) dans un buisson, pour la violer » (Mukasonga, 2006 : 70). Selon la narratrice, pendant cette période, « les viols n'étaient pas rares. Quelques pauvres filles étaient devenues leur objet » (Mukasonga, 2006 : 71).

Ces scélérats ne s'en prennent pas aux Tutsi uniquement à l'abri des regards ou en situation d'isolement. Ils les humilient parfois publiquement, allant jusqu'à leur transmettre sciemment des maladies mortelles. De tels stratagèmes odieux visent souvent les femmes, en particulier les vieilles dames, comme Gicanda, qui, lors du génocide, « a été humiliée, violée, suppliciée » (Mukasonga, 2006 : 92). Le cas le plus abject reste celui de Jocelyne : non seulement « on l'avait violée. Elle était enceinte d'un de ses assassins (...) : ils lui avaient transmis le sida » (Mukasonga, 2006 : 119).

Ces errements trouvent leur parallèle dans le comportement des antisémites envers les Juives. Certains d'entre eux ont commis des actes bien pires que les violeurs rwandais. Les suppôts hitlériens manifestaient souvent une cruauté accrue après avoir assouvi leurs désirs sexuels débridés. Ainsi, dans *Les Bienveillantes*, « ils violaient les femmes juives sans vergogne avant de les tuer, (...) puis faisaient mettre ces femmes [mortes] nues pour leur dire que “jamais plus leurs vagins juifs ne produiraient d'enfants” » (Littell, 2006 : 105, 227). La partie en gras de cette citation, reprise *in extenso* du roman, souligne l'ardeur de ces jouisseurs impénitents à tenter d'effacer définitivement les Juifs de la carte du monde. Cette mise en lumière de l'idéologie nazie traduit explicitement que ses membres antijuifs faisaient preuve d'indifférence et de cruauté. De manière analogue, dans leur exacerbation de la scélératesse, les acteurs du génocide perpétré contre les Tutsi en 1994 manifestent une louange et une glorification du sadisme. *Inyenzi ou les cafards* met particulièrement en évidence cette réalité.

5.2. Critique contre l'apologie du sadisme

Se délecter de la souffrance atroce d'un être humain jusqu'à son dernier souffle est généralement associé aux pratiques cannibales. Pourtant, l'ouvrage de Scholastique Mukasonga conteste cette perception quasi-objective. Il met en lumière comment les génocidaires hutu s'esclaffent en voyant leurs victimes périr de manière ignominieuse. Par pur sadisme, ils décident, selon leur bon vouloir, d'amputer leurs victimes membre par membre, et ce de manière nyctémérale. L'une des illustrations les plus tristement célèbres concerne le père de Jeanne-Françoise, Pierre. Son assassinat, méthodiquement programmé et élaboré avec cruauté, rappelle les scènes d'horreur extrême de la guerre du Vietnam. Ainsi, témoigne l'extrait suivant :

Au moment de son arrestation, Pierre s'est grièvement blessé (...). Au lieu de le laisser mourir, ses bourreaux l'ont fait soigner pour mieux le supplicier à loisir. Pendant plusieurs jours, à la commune, on l'a découpé membre à membre, à la machette. (Mukasonga, 2006 : 120-121).

L'expression « faire soigner un souffre-douleur pour mieux le supplicier à loisir » correspond à une technique également pratiquée par les nazis au cours de la Shoah. Le roman *L'Oublié* en offre un exemple lorsqu'il évoque un événement survenu en avril 1944 dans le ghetto de Varsovie, en Pologne. Les nazis avaient souhaité ardemment que le patriarche, le vieux Malkiel Rosenbaum, devienne leur collaborateur. Contre toute attente, celui-ci refusa catégoriquement de pactiser avec eux. En représailles, il fut battu jusqu'à perdre connaissance. Les hitlériens « le ranimèrent avec de l'eau froide. (...) On le frappa [encore et encore]. Il était méconnaissable » (Wiesel, 1989 : 112-115). La suite tragique de cette histoire montre que lorsqu'un officier SS lui logea une balle dans la tête, ce fut bel et bien un mort qu'il acheva.

Dans *Inyenzi ou les cafards*, étant donné que ces scélérats se délectent des souffrances des Tutsi, ils décident collégialement que Jeanne-Françoise puisse assister quotidiennement à la lente agonie de Pierre, qui devient progressivement manchot, unijambiste, cul-de-jatte ou impotent. En effet, « chaque jour aussi, elle le voyait amputé d'un nouveau membre. Elle le

trouvait avec des doigts en moins, une main, un bras, une jambe en moins » (Mukasonga, 2006 : 121).

Le sadisme subi par Pierre et par extension par sa fille Jeanne-Françoise n'est pas un cas singulier dans *Inyenzi ou les cafards*. Parce que les Tutsi sont de la vermine, de la racaille, de l'engeance, du ramassis, de vils cafards ou Inyenzi selon leurs ennemis ; au cours du génocide de 1994, des avanies inoubliables ont été infligées à beaucoup d'entre eux. Mukasonga rapporte à ce sujet :

Nous étions des Inyenzi, il n'y avait qu'à nous écraser comme des cafards, d'un coup. Mais on a pris plaisir à notre agonie. On l'a prolongée par d'insoutenables supplices, pour le plaisir. On a pris plaisir à découper vivantes les victimes, à éventrer les femmes, à arracher le fœtus (Mukasonga, 2006 : 116).

Relativement au thème de cette analyse, les habitudes invétérées et mauvaises des génocidaires hutu sont l'image de celles des antisémites lors de la Shoah. Comme dans le cas de Scholastique Mukasonga à propos du génocide de 1994 perpétré contre les Tutsi du Rwanda ; l'écrivaine judéo-française Régine Deforges dans son roman *Noir Tango (1945-1947)* atteste la mort atroce des Juifs par de pareilles techniques pénibles dans les camps de concentration ou d'extermination. Pour ne faire mention que du camp de Ravensbrück, une blockowa (femme nazie) nommée Rosa Schaeffer a participé avec délectation à l'élimination lente et cruelle d'innombrables Juives. À en croire un personnage :

Totalement insensible, Schaeffer avait participé à la stérilisation de dizaines de femmes, toutes Juives (...) Beaucoup subirent l'ablation des organes génitaux. Presque toutes moururent dans d'atroces souffrances (Deforges, 1991 : 32, 79).

Le sadisme de la blockowa Rosa Schaeffer à l'égard des personnages juifs n'a aucune limite. Son obsession pour la Shoah s'exerce sans exception sur toutes les catégories de victimes. Dans le roman de Deforges, lorsqu'elle s'attaque à un bouc émissaire, son plaisir cruel est immédiatement perceptible : coups de fouet, de pied, de poing ou d'épée, tout est destiné à faire comprendre aux Juifs qu'ils ne sont pas seulement destinés à mourir, mais à mourir dans le déshonneur total. Parmi ses actes les plus

abominables figure la mise à mort des nourrissons. Par un subterfuge sadique, elle les écrase publiquement afin de traumatiser leurs parents, témoins impuissants de la scène. Ainsi, elle agit de la sorte avec le nouveau-né de Sarah Mulstein : « Rosa Schaeffer fit tournoyer le bébé de Sarah de plus en plus vite, (...) fracassa sa petite tête contre le mur (...) et se mit à pouffer de rire (...) » (Deforges, 1991 : 77-80). En outre, elle participa activement à l'assassinat de plusieurs Juives enceintes, les égorgeant et les éventrant (Deforges, 1991 : 82).

Les extrémistes hutu du livre *Inyenzi ou les cafards* de l'écrivaine franco-rwandaise Scholastique Mukasonga agissent autant lors du génocide des Tutsi de 1994, spécifiquement quand ils se sont « livrés aux pires des crimes sur les vieillards, les femmes, les enfants, les bébés, avec une cruauté, une férocité si inhumaines » (Mukasonga, 2006 : 115). Plus que l'antisémite Rosa Schaeffer dans *Noir Tango (1945-1947)*, ils tuent incommodément « Jeanne, enceinte de huit mois, [en lui assenant] un coup de machette (...) Blessée, elle est abattue sur le sol. On l'éventre. On arrache le fœtus. On la frappe avec le fœtus. » (Mukasonga, 2006 : 125). Pareilles scènes traduisent l'ardente volonté des génocidaires hutu d'exterminer tous les Tutsi, même ceux encore non nés. Pour ces scélérats, le fœtus tutsi est une sorte de bombe à retardement et sa porteuse une gangrène qu'il faut promptement éradiquer comme on le fait d'un déchet ou d'un poison. Par ailleurs, au lieu de se limiter à leurs compatriotes, ils s'en prennent également à certains ressortissants européens. De surcroît, ils soumettent leurs victimes à d'autres formes d'oppression et de brimades, tout aussi viles.

5.3. Poétique de la mort des étrangers et des sépultures des victimes

Dans *Inyenzi ou les cafards*, bien que le sang des innocents Tutsi continue de couler partout au Rwanda et dans ses environs, les promoteurs de ce génocide, insatisfaits, recourent à des procédés inédits. Ils n'hésitent pas à s'en prendre aux ressortissants étrangers, en particulier aux Européens, qui pourraient tenter de révéler leurs agissements à la communauté internationale. Parfois, ils imposent même à certaines victimes le choix contraint de leur propre sépulture.

Concernant le premier procédé, à savoir le massacre des Européens résidant alors au Rwanda et susceptibles d'alerter la communauté

internationale sur les exactions du génocide de 1994 contre les Tutsi, c'est une Italienne qui en a payé le prix le plus lourd. L'écrivaine évoque cette tragédie avec une profonde indignation : « Les Tutsi avaient été jetés dans les latrines. Antonia Locatelli, une volontaire italienne, avait été assassinée pour avoir tenté d'alerter la presse internationale » (Mukasonga, 2006 : 115). Lors d'un autre génocide, malheureusement, des comportements similaires avaient été observés : pendant la Shoah, les antisémites agissaient de la même manière. En effet, afin de ne pas s'attirer l'ostracisme d'autres régimes politiques, les nazis éliminaient les diplomates en poste en Allemagne qui tentaient de venir en aide aux Juifs. Le roman concentrationnaire *L'Œil du silence* révèle que « le diplomate suédois Raoul Wallenberg (...) avait sauvé des milliers de Juifs pendant la période de leur extermination par les hitlériens. Quand ces derniers ont découvert cela, ils l'ont sournoisement tué » (Lambron, 1993 : 329).

Toujours par le biais de l'analyse du contenu thématique couplée à la sociocritique ainsi qu'à la sociohistoire, excepté l'extermination des étrangers qui sont contre leurs errements ; les génocidaires contraignent leurs boucs émissaires à creuser ou à choisir leur lieu d'inhumation. C'est ce qu'a connu Alexia, la sœur aînée de la narratrice, qui relate désobligeamment que « les assassins ont demandé à Alexia de choisir sa fosse (...). C'est ainsi que les tueurs procédaient pour les victimes » (Mukasonga, 2006 : 121). Un constat analogue se retrouve bien avant le génocide des Tutsi au Rwanda, puisque le roman réaliste *L'Oublié* rapporte qu'au cours de la Shoah « les soldats allemands ordonnaient à des Juifs de creuser leurs propres charniers » (Wiesel, 1989 : 267).

Il est logique que l'indélicatesse et la scélératesse observées lors du génocide des Tutsi en 1994 constituent une reproduction fidèle des comportements des antisémites pendant la Shoah. Comparée aux romanciers concentrationnaires évoqués dans cet article, l'autrice d'*Inyenzi ou les cafards* se positionne en historienne du présent. Autrement dit, Mukasonga s'affirme comme une romancière perspicace de renom qui, malgré l'exil, rend un service considérable à l'humanité en démasquant le drame vécu par son Rwanda natal. Son témoignage, à la fois vivant, vibrant et vivifiant, rejoint par analogie ceux de nombreux écrivains ayant

documenté des génocides antérieurs, notamment celui des Juifs par les nazis.

En effet, si certains romanciers concentrationnaires ont permis de comprendre que « six millions de Juifs ont été exterminés durant la Shoah » (Deforges, 1991 : 70), c'est surtout grâce à l'apport de Scholastique Mukasonga que l'on a pu constater que « sur les soixante mille Tutsi recensés en janvier 1994 dans la commune de Nyamata, on ne compte que cinq mille survivants, très exactement 5 348 » (Mukasonga, 2006 : 126). De manière plus générale, à l'échelle de tout le Rwanda, comme le rappelle *Inyenzi ou les cafards*, « un million de victimes ont perdu leur vie et leur nom » (Mukasonga, 2006 : 118).

Si, *in extremis*, le style de Scholastique Mukasonga dans *Inyenzi ou les cafards* consiste à ériger un mémorial aux victimes de la tragédie fratricide subie par les Tutsi du Rwanda en 1994, qu'elles soient citées nominativement ou non (Mukasonga, 2006 : 117, 158), c'est parce que son expérience personnelle constitue le véritable socle, la mémoire authentique, qui l'a conduite à la création romanesque. Sans aucun doute, l'indélicatesse et la scélératesse observées lors des génocides judéo-tutsi, orchestrées respectivement par les antisémites et les *Interahamwe* ou extrémistes hutu, et relatées dans les romans analysés ici, illustrent de manière saisissante cette vérité séculaire :

Dans tous les génocides, ce qui étonne et ce qui est consternant, c'est la facilité (...) avec laquelle l'individu peut basculer rapidement dans le meurtre de son semblable, dès lors que les circonstances sociales favorisent un tel passage à l'acte (Semelin, 2003 : 11).

Conclusion

Le présent travail s'est efforcé de reconstituer une page primordiale de l'histoire moderne de la région des Grands Lacs. S'il est évident que de nombreux livres ont été écrits au sujet du génocide perpétré contre les Tutsi du Rwanda en 1994 ; *Inyenzi ou les cafards* occupe une place de choix à ce propos. Presque concomitamment roman puis autobiographie ; en son sein, la réalité et la fiction se tutoient, se côtoient, se rudoient et se coudoient. L'expérience de l'horreur, qu'elle qu'en soit la forme, y est omniprésente :

ce qui traduit certainement l'irrépressible désir de témoigner de Scholastique Mukasonga.

Son récit des tribulations, des massacres puis des viols sadiques des Tutsi qui décrit et décrie le Rwanda d'alors comme « le pays des larmes et (...) d'itinéraires de douleurs » (Mukasonga, 2006 : 131) reste dans une large mesure dans la lignée de celui de l'enfer vécu par les Juifs sous Adolf Hitler. Les approches comme la sociocritique, la socio historique et l'analyse du contenu thématique ont été d'un apport considérable quant à rappeler ou à rapprocher les traits des acteurs de ces deux épisodes plus que sanglants du siècle dernier. De fait, si Scholastique Mukasonga a refusé de déformer l'image de ce génocide perpétré contre les Tutsi du Rwanda en 1994 ou de l'appivoiser même, c'est-à-dire de la rendre supportable par le miracle de la verbalisation et plus encore de l'écriture ; c'est parce qu'elle a sans doute voulu que les populations postérieures de la région des Grands Lacs et celles du reste du monde soient avisées. Qu'elles n'oublient pas promptement ces errements des indéliçats et scélérats extrémistes hutu qui s'étaient pris à leurs propres frères tutsi, d'une part ; puis qu'elles ne sombrent plus dans de pareils impairs ou crimes contre la civilisation, d'autre part. Somme toute, même si cette réflexion demeure purement littéraire, elle a une grande portée sociale. Elle enseigne que les génocidaires tant d'*Inyenzi* ou les *cafards* (les *Interahamwe*) que ceux des romans concentrationnaires (les antisémites hitlériens) mentionnés préalablement ne sont point à imiter. De nos jours, dans la quête d'un monde de plus en plus civilisé où le vivre-ensemble est à la fois loyal puis royal, les errements de ces personnages brutes, indéliçats et scélérats devraient être frappés de l'estampille : « Plus jamais ça ».

Bibliographie

Deforges, R. 1991. *Noir Tango (1945-1947)*. Paris : Ramsay.

Elongo, A. 2014. « Métaphore du cafard ou discursivité du génocide dans le style de Scholastique Mukasonga ». *Synergies Afrique des Grands Lacs*, n° 3, p. 45-62.

Elongo, A., Nombo, A. 2022. « Quelques aspects stylistiques de l'esthétique autobiographique dans *Notre-Dame du Nil* de Scholastique Mukasonga ». *Revue algérienne des lettres*, volume 6, n° 2, p. 192-201.

Ferniot, J. 1986. *Un Mois de Juin comme on les aimait*. Paris : Grasset et Fasquelle.

- Goldman, H. 2002. *Oublier Jérusalem ? Une approche d'Israël, du sionisme et de l'identité juive*. Bruxelles : Labor.
- Jacques, P. 1991. *Deborah et les anges dissipés*. Paris : Mercure de France.
- Lakoff, G., Johnson, M. 2014. *Les Métaphores dans la vie quotidienne*. Paris : Minuit.
- Lambron, M. 1993. *L'Œil du silence*. Paris : Flammarion.
- Littell, J. 2006. *Les Bienveillantes*. Paris : Gallimard.
- Maillet, M. 1990. *L'Étoile noire*. Paris : François Bourrin.
- Malela, B. 2009. « Les écrivains de la diaspora africaine francophone en France ». *ConTEXTES, Revue de sociologie de la littérature*, p. 1-8.
- Mukasonga, S. 2006. *Inyenzi ou les cafards*. Paris : Gallimard.
- Semelin, J. 2003. « Éléments pour une grammaire du massacre ». *Le Débat*, n°124, p. 7-22.
- Taguieff, P.-A. 2018. « Hitler, les Protocoles des Sages de Sion et Mein Kampf ». *Revue d'histoire de la Shoah*, n° 208, p. 249-268.
- Wiesel, É. 1989. *L'Oublié*. Paris : Le Seuil.



© *Synergies Afrique des Grands Lacs*, n° 15, Année 2026.

Revue du GERFLINT

<https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb426870244>

Bibliothèque nationale de France – Juillet 2026 -

<https://gerflint.com>

<https://gerflint.com/synergies-afrique-des-grands-lacs>

